



HAL
open science

De l'épi-métalinguistique à l'épilangagier

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. De l'épi-métalinguistique à l'épilangagier : Conscience et inconscience de la langue. Lionel Dufaye, Lucie Gournay. Epilinguistique, métalinguistique. Discussions théoriques et applications didactiques, Lambert-Lucas, pp.83-98, 2021, 978 2 35935 321 1. hal-04217174

HAL Id: hal-04217174

<https://hal.u-pec.fr/hal-04217174>

Submitted on 26 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'épi-métalinguistique à l'épilangagier : Conscience et inconscience de la langue

Dominique Ducard
Université Paris-Est Créteil, Céditec

La notion d'épilinguistique, détachée de son contexte théorique d'origine, est aujourd'hui largement utilisée pour désigner le commentaire réflexif du locuteur-énonciateur « ordinaire » ou « profane » sur son activité d'énonciation et ses énoncés. Il convient donc de revenir, dans un premier temps, aux textes d'Antoine Culioli, qui a proposé et défini la notion, pour la resituer dans le cadre de sa théorisation et de sa réflexion sur le langage, ce qui nous conduira à nous interroger sur la qualité de « non consciente » attribuée à cette activité, dans son rapport à ce que nous nommerons la glose épi-métalinguistique. Un retour à Saussure, qui a identifié « la conscience de la langue » au « sujet parlant », nous permettra, dans un second temps, de différencier les niveaux d'activité de langage, selon les degrés de conscience, tout en postulant un principe de continuité sémiotique. Un rapprochement avec la notion de *chora sémiotique*, dans la perspective de ce qui était considéré en son temps comme une sémanalyse (Kristeva), nous permettra, en réintroduisant *l'épilangagier*, d'avancer une hypothèse concernant la distinction entre conscience et inconscience de la langue.

1. Un retour aux sources

Dans l'article *princeps* de Culioli sur la formalisation en linguistique il est dit que « Le langage est une activité qui suppose, elle-même, une perpétuelle activité épilinguistique (définie comme “activité métalinguistique non consciente”) » (Culioli 1968, 1999 : 19) La définition parenthétique, accompagnée des guillemets, a connu le destin de ce que D. Maingueneau (2012) nomme les « énoncés détachés » devenus « phrases “sans texte” », par aphorisation. Au gré des lectures et des non-lectures des travaux de Culioli, de reprise en méprise, l'activité épilinguistique est devenue l'activité métalinguistique naturelle et ordinaire des locuteurs-énonciateurs. On aurait pu s'interroger sur ce que comporte cette déclaration : relation d'implication ou de condition entre l'épilinguistique et l'activité de langage ; division du métalinguistique selon la dichotomie conscient/non conscient ; qualification de « perpétuelle ».

Cette introduction théorique de l'épilinguistique doit être rapportée d'une part au modèle épistémologique des 3 niveaux de représentation, d'autre part à la glose, en tant qu'observatoire de la langue, que cette glose soit celle qui est inhérente à l'activité énonciative ou celle qui est sollicitée ou produite par le linguiste-observateur. Dans ces deux derniers cas le locuteur, linguiste ou non, est placé dans une position d'extériorité par rapport aux termes ou aux énoncés glosés, à ceci près que le locuteur ordinaire n'est pas soumis, comme le linguiste, au contrôle de ce que celui-ci a construit comme un « langage explicite et autant que possible maîtrisé »¹ (niveau 3 du système de représentation métalinguistique) (Culioli 1985 : 17), et qui lui permet de raisonner sur des textes (niveau 2 des formes linguistiques), considérés comme des agencements de marqueurs portant la trace de représentations et d'opérations mentales langagières (niveau 1), qu'il s'agit de « métareprésenter grâce à des méta-opérations » (Culioli

¹ Il conviendrait par ailleurs de prendre en compte le savoir grammatical scolaire qui institue une connaissance métalinguistique de la langue.

[Tapez ici]

2002 : 184) pour simuler le passage de 1 à 2. Le niveau 1, qui intéresse le linguiste à son niveau (2-3) apparaît comme une zone frontière et Culioli renvoie à l'expérience du monde (perception, action, imagination) et à la praxis humaine, notamment les conduites corporelles, ce qui a donné lieu à l'hypothèse du *geste mental* sous-jacent à l'activité de langage (Ducard à paraître).

D'un autre côté, du point de vue de la méthode, le domaine des *gloses épilinguistiques* (aussi qualifiées de métalinguistiques) – les commentaires des locuteurs sur les textes – est défini comme l'un des domaines de délimitation des données, avec le domaine des *textes* et à côté du domaine des *métatextes*, sans énonciateur et hors situation (textes juridiques, textes de manuels, textes fabriqués par le linguiste,...) et de celui des *corpus contraints*, difficilement manipulables (textes littéraires, textes oraux enregistrés sur le terrain ou textes écrits en situation et recueillis par des procédés de reproduction). (Culioli 1999) Une continuité – source d'ambiguïté dans la terminologie – est par ailleurs établie entre l'épi- et le méta-, entre l'énonciateur quasi-linguiste et le linguiste énonciateur : « L'épilinguistique, c'est lorsque les énonciateurs sont des linguistes sans le savoir, et l'activité métalinguistique, c'est lorsque les linguistes restent des énonciateurs, mais en le sachant. » (Culioli 1977-78 : 37) Le problème est alors, pour ce dernier, de passer de la glose à la métalangue :

« Nous avons travaillé sur des gloses. Mais par le biais de la glose, on peut passer à une espèce de commentaire argumenté qui serait presque un traité de linguistique, presque l'amorce d'une métalangue. Si on remplace les mots par des symboles stables. Comment allons-nous dégager et représenter certains êtres et certaines opérations, leur donner un statut, de telle manière que nous pourrions les manipuler ? » (Culioli 1977-78 : 38)

Le linguiste se place alors dans une position d'extériorité et d'objectivation, tout en restant sujet observateur de sa propre activité interne-externe. C'est ce qui fait dire à Culioli, inspiré par la philosophie taoïste : « Comme le peintre chinois devient roseau pour peindre un roseau, pour avoir le geste juste, il fallait que j'essaie de me faire langage, texte, de telle manière que je puisse capter quelque chose qui, autrement, m'échappait. » (2008 : 116) Le dédoublement de l'observateur (l'observateur objectif observant l'observateur subjectif) permet de mettre en relation l'activité de représentation du sujet locuteur-auditeur et son activité métalinguistique de linguiste. Nous concluons ainsi un article sur la formalisation dans la TOPE (Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives) en disant que l'entreprise linguistique de Culioli est placée sous le signe de ces deux déclarations : « je suis un obsédé métalinguistique » et « Peut-être suis-je devenu épilinguistique comme l'autre devenait bambou²... » (Ducard 2008 : 141 et 144).

Culioli évoque ainsi la capacité à gloser, c'est-à-dire à « fabriquer, je dirais presque spontanément, de la métalangue avec de la langue naturelle » (Culioli 2002 : 119), selon un mode intuitif d'aperception par le locuteur-énonciateur de son activité énonciative, avec « cette espèce de *retour* sur soi-même qui fait que l'on essaie de s'analyser en train de parler » (Culioli 2002 : 121). Le sujet parlant, qui est aussi un sujet entendant et à l'écoute de ce qu'il dit, dans le flux variable de sa conscience linguistique, est mû par une intention de signifier, entre le déjà dit et le à-dire. De temps à autre la valuation opérée en cours d'énonciation porte sur les façons de dire et elle se manifeste par des (re)formulations, explicitations, justifications, motivations, interrogations. Le locuteur-énonciateur s'explique avec les mots-pour-le-dire, passant de l'épi- au méta-, selon une conception topologique du langage, avec ses « étagements compliqués » (Culioli 1967 : 70). De ce point de vue la glose est une activité épi-métalinguistique, avec des dénivellations variables selon le degré de conscience linguistique et d'attention.

² Le bambou, le roseau et le poisson sont les cas les plus souvent donnés dans les traités anciens de peinture chinoise.

[Tapez ici]

2. Saussure et la « conscience de la langue »

Nous suivrons ici la lecture et l'interprétation des textes de Saussure par Pierre-Yves Testenoire (2018) à propos de la place des opérations mentales dans le projet d'une linguistique générale. Contrairement à certaines idées reçues la psychologie n'est pas forclosée mais subordonnée à l'étude de « la forme-sens » (*Essence double*, 1891) que constitue le « signe linguistique ». La critique adressée à une approche psychologique des « idées » seules ne se comprend qu'au regard de la définition de la langue en synchronie par la conscience des sujets parlants : « il n'existe linguistiquement que ce qui est aperçu par la conscience, c'est-à-dire ce qui est ou devient signe » (Saussure 2002 : 45), conception que l'on retrouve dans le deuxième cours (1908-1909), où la seule méthode à suivre, dit Saussure, est d'« observer ce qui est ressenti par les sujets parlants ». (CLG/E, 1503-1504 II R 85), tout comme dans le troisième cours (1910-1911) : « La linguistique statique s'occupera de rapports logiques et psychologiques <entre termes> coexistants <tels qu'ils sont> aperçus par la même conscience collective (dont du reste une conscience individuelle peut donner l'image - chacun de nous a en soi la langue) et formant un système. » (CLG/E, 1660 III C 362) La réalité de la langue est ainsi identifiée à la conscience des sujets parlants, qui se manifeste dans l'analyse de la langue sous-jacente à la créativité linguistique (création par analogie, étymologie populaire).

Michel Arrivé (2012b), de son côté, a bien montré qu'il y a chez Saussure des degrés de conscience, avec une hésitation dans l'emploi des termes, de l'inconscience à la conscience en passant par la subconscience, la demi-conscience ou la « conscience latente » (Engler 1968-1989 : 293, cité par Arrivé 2012b : 8). Il fait notamment référence au premier cours de linguistique générale où Saussure s'intéresse à l'innovation morphologique par analogie (la forme *je trouve* substituée à *je treuve*) : la forme est « évoquée » par rapport à des formes « évocatrices » (nous poussons / je pousse), qui « restent subconscientes, dans les profondeurs de la pensée » (Saussure dans Komatsu 1993 : 91). Saussure parle de « l'analyse subconsciente de la langue » (p. 102), et il utilise l'expression de « demi-inconscience » (Cours 1, 1907). Et c'est le grammairien qui, par « l'entité abstraite et relative qu'il vient d'inventer » (2002 : 24), serait doté d'un plus haut degré de conscience, sans que pour autant « les abstractions grammaticales » (Saussure dans Komatsu 1993 : 99) prévalent sur les « entités abstraites » chez les sujets parlants, qui sont élaborées par « post-méditation » (*Double essence*), opération non consciente ou « semi-consciente » de transformation des oppositions négatives du système de la langue en entités positives, par la saisie de séries paradigmatiques. La réflexion saussurienne aboutit ainsi à une conception originale des « opérations de l'esprit » agissant dans le fonctionnement d'une langue, limitée dans ses exemples à la formation des mots.

M. Arrivé (2012a) nous fait aussi remarquer l'ambivalence, chez Saussure, du génitif dans l'expression *conscience de la langue*, la langue étant aussi bien le sujet que l'objet de la conscience. Il nous livre des citations significatives de ce versement de l'objet dans le sujet : « Cela étant, on peut supposer que les éléments existent pour la conscience de la langue. Ainsi pour le mot *in-décor-able* : chaque fragment ayant été tiré d'un ensemble par une série de comparaisons, ces fragments sont d'avance à la portée des sujets parlants » (*Premier Cours*, Komatsu 1993 : 129). Cette langue, qui a conscience d'elle-même, est à distinguer du métalangage du grammairien : « La comparaison aboutit à l'analyse et il < en > résulte < des éléments qui sont perçus par la conscience de la langue >, tantôt un radical, tantôt un suffixe etc. La langue ne connaît pas les noms de radical, suffixe etc. mais on ne peut lui refuser la conscience et l'utilisation de ces différences. » (Komatsu 1993 : 96)

La langue (le sujet parlant) est distincte, dans son action et ses opérations, du grammairien, qui connaît plusieurs états de la langue. Et s'appuyant sur cette déclaration de Saussure : « Il n'y a pas de dissociation positive entre l'*idée du mot* et l'*idée de l'idée qui est dans le mot* » (Arrivé 2002 : 83), M. Arrivé conclut à l'impossibilité, pour Saussure, de

[Tapez ici]

distinguer l'objet linguistique (« l'idée du mot » : le signifié) et sa dénomination dans un métalangage. Nous ne le suivons pas dans cette interprétation³, qui nous semble hâtive et doit être recontextualisée, même si l'on connaît les tourments de Saussure face à l'insuffisance voire à l'inanité de la terminologie linguistique : « Faut-il dire notre pensée intime ? Il est à craindre que la vue exacte de ce qu'est la langue ne conduise à douter de l'avenir de la linguistique » (Saussure 2002 : 87).

Ainsi du point de vue saussurien la conscience (épi-méta)linguistique du sujet parlant est réflexive, conscience de la conscience : elle est la conscience que le sujet (individuel et collectif) a, à différents degrés, de la conscience de la langue. Comme le faisait remarquer le psychiatre Henri Ey dans un article encyclopédique sur la conscience⁴, l'étymologie latine *conscientia* (*cum scientia*) renvoie non seulement à la connaissance de l'objet par le sujet mais signifie aussi que cet objet fait toujours référence au sujet lui-même, et quand objet et sujet sont identifiés la boucle est bouclée. Nous pouvons également mentionner le modèle théorique du cerveau du neurobiologiste Gérard M. Edelman (2000, 2004), dont les travaux sur la conscience sont une référence en la matière. Il distingue notamment la conscience primaire, qui est celle d'une « scène » en réponse à des objets et événements, reliée par la mémoire à une expérience antérieure associée à des valeurs, de la conscience d'ordre supérieur, qui suppose des aptitudes sémantiques, dont sont dotés certains primates, permettant une activité symbolique de représentation, que le langage potentialise, et rendant ainsi possible la conscience de la conscience.

Pour P.-Y. Testenoire, la distinction que fait Saussure entre « analyse subjective des sujets parlants » et « analyse objective des grammairiens » correspondrait à celle qui est établie entre épilinguistique et métalinguistique : « En assimilant la langue à la conscience des sujets parlants, Saussure légitime toutes les manifestations de l'activité épilinguistique des locuteurs – analyses spontanées, procédures de remotivation, associations paronomastiques, calembours ... – qui donnent accès aux opérations d'analyse des sujets parlants. » (Testenoire 2018 : 22)

Il faut pour aller dans ce sens étendre l'activité épilinguistique au-delà de la glose qui a été étudiée en termes de « propositions équationnelles » (Jakobson), de reformulation paraphrastique (Fuchs), de « glose explicative en discours » (Tamba-Mecs), de modalisation autonymique (Authier-Revuz), de « glose de spécification du sens » (Julia), pour la concevoir comme ce mouvement de la pensée de la langue sur elle-même dans l'activité signifiante de langage. Ainsi tous les jeux de mots, de l'équivoque à la paronomase, traits d'esprit et créations linguistiques – mettons à part les jeux sociaux proprement métalinguistiques – actualisent une activité épilinguistique et une conscience de la langue, explicitée ou non par une glose du sujet.

La notion de latence permet à M. Arrivé de rapprocher la « conscience latente » chez Saussure des « actes temporairement conscients » chez Freud, et de s'interroger sur un « inconscient de la langue » chez le premier. La conscience de la langue, à ses différents degrés, relève du *caractère linéaire du signifiant*, cet « ordre inévitable » de la langue lié au temps,

³ Il est possible de comprendre que cette « dissociation positive », que réfute Saussure, renvoie à une dissociation entre la forme du mot (le signifiant) et la signification du mot (le signifié), selon le principe qu'il n'y a que des oppositions négatives et relatives (voir plus bas à propos du quaternion). Saussure emploie parfois « mot » pour parler du signifiant et « idée » pour évoquer le signifié.

⁴ Voir Henri EY, « Conscience », *Encyclopaedia Universalis* [en ligne], consulté le 8 janvier 2019. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/conscience>. Le psychiatre souligne ce caractère réfléchi de la conscience : « Car si c'est le monde de l'étendue et des objets qui se présente d'abord à la conscience naïve universelle au travers de sa propre transparence, c'est le monde de la pensée qui se dévoile dans le *cogito* à la conscience réfléchie. Et, par-là, on saisit que la "conscience" et la "conscience-de-cette-conscience" (*l'idea ideae* de Spinoza) apparaissent comme "une même chose" ou, plus exactement, comme l'essence proprement réflexive de l'"être-pour-soi", c'est-à-dire de l'être pour qui il est question de son être (Sartre). » Il la définit comme « Cette structure intra- et intersubjective impliquée dans le dialogue de soi à soi. »

[Tapez ici]

linéarité et ordre auxquels dérogent les anagrammes, qui ont tant intrigué Saussure. Selon Arrivé s'il y a bien un « inconscient de la langue » nous le trouvons ainsi illustré dans les anagrammes, et ce phénomène en rejoint d'autres, relevant de processus du système inconscient, selon Freud, qui ne sont pas « ordonnés dans le temps ». Sa conclusion est que si l'inconscient saussurien et l'inconscient freudien sont différents, ils ont tous deux en commun de n'être en « rien affectés par le temps » (2012 : 11). Conclusion prudente mais qui mériterait encore d'être discutée au regard de ce que Saussure, d'un côté, et Freud, d'un autre, entendent par « temps ». Chez Saussure l'ordre du temps est aussi bien celui de l'historicité de la langue, en diachronie, que celui de la concaténation des unités de la langue, depuis la formation des mots jusqu'au discours, avec la syntagmation. Chez Freud il s'agit de la temporalité des événements qui affectent un sujet. Retenons avant tout de la lecture interprétative de M. Arrivé l'idée que l'inconscient saussurien est un « inconscient exclusivement langagier » et qu'« Il n'est constitué que d'éléments langagiers, de toute nature et de toute dimension. » (2012 : 11)

Complétons ces remarques en rappelant que A.J. Greimas, dans sa *Sémantique structurale* (1966), à la recherche d'éléments de méthode permettant de reconnaître des « continuités isotopes » dans des unités plus larges que la phrase se tourne vers le phénomène linguistique de l'*expansion* et voit dans le « principe d'équivalence d'unités inégales » en étendue et en complexité une négation de la hiérarchie syntaxique de ces unités. Cette expansion, dont le complémentaire est la condensation, répond au modèle sémantique de la définition discursive, avec le couple dénomination (condensation) / définition (expansion), caractéristique du fonctionnement métalinguistique « normal » du discours. Et F. Rastier, à partir de l'isotopie définie comme l'itération d'une unité, quelle qu'elle soit, à tous les niveaux de l'analyse linguistique, renvoyait à « l'hypothèse intéressante » de l'anagrammatisme avancée par Saussure, en accord avec ce fonctionnement métalinguistique. Et il reprenait le modèle de l'équivalence sémantique dans la définition, équivalence « établie par un faisceau isotopique itérant dans le définissant tous les sèmes nucléaires présents dans le défini (la dénomination). » (Rastier 1972 : 80) Celui-ci était considéré comme une métasémie et l'équivalence définitionnelle appliquée à d'autres niveaux permettait de concevoir des métaphonies (dissémination des phonèmes) ou des métagraphies (dissémination des graphèmes) de lexèmes.

À ce stade de notre réflexion nous poserons une distinction entre l'activité épimétalinguistique, proche de la « conscience de la langue » saussurienne, et la « perpétuelle activité épilinguistique », activité non consciente de frayages et de mises en relation de formes signifiantes, à l'origine de ce que Culioli nomme *prolifération*, *foisonnement* ou *expansion*, ou encore, en anglais, *drift* – terme emprunté à Sapir – pour dire que les formes génèrent d'autres formes et d'autres significations, par dérivation et association. Dans la réponse que développe Culioli, dans un entretien de 1999 (Ducard 1999), à la question qui lui est posée sur l'origine de la notion d'épilinguistique, il déclare que le terme lui a été suggéré par le psycholinguiste François Bresson et il ajoute que ce choix terminologique s'est avéré confirmé ultérieurement par un rapprochement avec les théories épigénétiques de Courrèges, Changeux et Danchin⁵. Le modèle neuronal dit darwinien de l'épigénèse par stabilisation sélective, a été étendu, de façon conjecturale, à l'activité mentale en général ; il repose sur un schéma dynamique et interactif de variation-sélection, avec un générateur de diversité et un système de sélection déterminé par l'environnement.

Le neuroscientifique Stanislas Dehaene a développé en ce sens, avec son équipe, un modèle de l'Espace de travail neuronal global (*Global Workspace*) qui est une théorie de la

⁵ Voir Jean-Pierre Changeux et Antoine Danchin, « Apprendre par stabilisation sélective de synapses en cours de développement », *L'unité de l'homme 2. Le cerveau humain*, Seuil, Paris, 1974.

[Tapez ici]

conscience : « Un processus darwinien de variation suivi de sélection se produit dans l'espace de travail global. L'activité spontanée opère comme un "générateur de diversité" dont les configurations sont perpétuellement sculptées par les systèmes cérébraux d'anticipation et de récompense. » (Dehaene 2014 : 260) Gerald M. Edelman, mentionné plus haut, développe, lui aussi, une théorie du darwinisme neural, qui est une application au cerveau du sélectionnisme, qu'il oppose au mode de pensée logique.

Le propos suivant de Culioli éclaire la convergence des points de vue, celui du neuroscientifique et celui du linguiste :

« Nous avons des câblages, dont le linguiste bien sûr ne peut rien dire, des chemins qui vont être frayés, stabilisés, vont devenir les chemins nécessaires et qui font que nous avons une grammaire subjective à côté d'une grammaire commune, transindividuelle. Épilinguistique renvoie au fait que notre activité de représentation et de réaction aux représentations d'autrui et de réaction à nos représentations ne cessent jamais. Il y a une activité permanente, peut-être même quand nous dormons, et "épi" signifie que ça vient là-dessus frayer des chemins. On retrouve non pas l'opposition langue / parole mais une langue parolière, si j'ose dire, une langue subjective. Je suis très frappé par le fait que les gens ont des grammaires subjectives. (...) Nous avons là tout un ensemble de phénomènes dont certains vont devenir proprement conscients, parce qu'ils vont être explicites, et les autres non. » (Ducard 2004 : 13)

Lors d'un entretien avec S. Bouquet (Culioli 2003), il est revenu sur le couple saussurien langue/parole et la conception de la langue comme « trésor mental », thesaurus, associée à la « passivité sociale » ; il dit avoir redécouvert, à la lumière des textes de Saussure nouvellement édités (Saussure 2002), l'idée saussurienne de la langue comme « processus » – non conscient ou semi-conscient –, et il en vient à affirmer : « c'est en fait tout simplement l'activité mentale de langage » (Culioli 2003 : 138) (Ducard 2018b : 81-93). Notons que cette assimilation de la langue d'après Saussure à l'activité mentale de langage est congruente à ce que disent les neurosciences sur le contenu de conscience, qui n'est autre que l'activité du réseau neuronal dans l'espace de travail global (Naccache 2006 : 278 et suiv.).

3. Le « chaos épilinguistique » ou l'épilangagier

À l'occasion de l'édition d'un volume consacré à Julia Kristeva dans la collection *The library of living philosophers* (Southern Illinois University) nous avons rédigé un chapitre sur la sémiologie de Kristeva et sa théorisation du langage (Ducard à paraître), ce qui nous a conduit à mettre en correspondance ce que celle-ci a conceptualisé sous le terme de « chora sémiotique », et ce que Culioli conçoit comme un « chaos épilinguistique » (renommé par nous épilangagier, terme également utilisé par Culioli). Nous en reprendrons ici quelques éléments, dans le droit fil des commentaires sur Saussure à propos de la conscience et inconscience de la langue.

Kristeva a très tôt accordé attention et considération au travail de Culioli, dès les années 1960-70. Elle l'a côtoyé et l'a invité, à plusieurs reprises, à faire des conférences dans le cadre du Centre Roland Barthes. La théorie linguistique de l'énonciation s'accorde, selon elle, avec ses investigations sémiologiques, dans un dépassement de la séparation artificielle entre l'« appareil psychique » et l'« appareil de langage » (Kristeva 2005). Dans un article de 1992 (Kristeva & Belorgey 1992), elle pose la question : « Une "linguistique" freudienne existe-t-elle ? ». Elle revient alors sur les apports de ses travaux antérieurs, notamment la distinction entre une *chora sémiotique*, liée à des modalités pré-linguistiques du sens, et une phase thétique symbolique. Le schéma général de la signifiante présentée dans *La révolution du langage*

[Tapez ici]

poétique (1974) et repris ultérieurement est ainsi un schéma dual. La « chora sémiotique » ou *le sémiotique* renvoie à cette instance de la signifiante qui est en deçà du langage articulé, lieu de l'hétérogénéité pulsionnelle du sujet qui se sémiotise dans des pré-signes langagiers agencés dans des ensembles rythmés (éléments vocaux ou graphiques, gestuels et kinésiques). À cette instance se superpose *le symbolique* sans lequel il n'y a pas d'énonciation possible puisque la phase dite – en suivant Husserl – théique désigne ce moment de structuration dans le langage où un sujet identifié se différencie des objets et marque ainsi dans son dire une position qui est la condition des repérages et des mises en relations qu'il réalise dans son activité signifiante. L'observation de certains langages pathologiques ainsi que la lecture de certains textes de la modernité sont alors rapportées à l'irruption déstabilisatrice du sémiotique dans le symbolique : la *négativité* qui opère dans le langage.

De son côté Culioli évoque le mouvement créateur d'affinités et de différenciation qu'est l'épilangagier, comparable au *clinamen* des atomistes, comme une « anamorphose permanente » (Culioli & Normand 2005 : 110).⁶ Cette activité est de l'ordre d'une « rationalité silencieuse », à côté de la « rationalité d'effectuation démonstrative explicite » (Culioli & Normand 2005 : 73), celle qui opère, dans un échange énonciatif, quand on dit quelque chose *pour* autrui, *à propos de* et *en vue de*. Il précise qu'avec l'épilinguistique « on est par certains côtés (...) "libéré" de la contrainte de la relation à autrui, de la linéarité, du fait même qu'il y a une sanction sociale si vous êtes trop divergent par rapport à une conformité inévitable. Alors vous réfléchissez⁷ sur les représentations que vous utilisez, sans en avoir du tout conscience, vous faites des développements, des dérivations, un peu à la manière dont Deleuze et Guattari parlent de rhizomes. » (Culioli & Normand 2005 : 109-110)

De cette remarque, qui va dans le sens de notre lecture de Saussure, retenons l'idée que hors de l'échange parlé et de l'activité discursive, et ainsi soustraite à la régulation qui opère dans l'interaction par ajustement à autrui en vue d'une intercompréhension, l'activité signifiante de langage se retourne sur elle-même et le sujet, échappant aux contraintes de la communication, est livré au langage intérieur.

La zone d'indétermination du sens et de ses formes d'expression est par ailleurs associée à l'idée, formulée par Wittgenstein (1964), du « halo » qui entoure un mot, créé par les valeurs possibles de ce mot, et qui pourraient être toujours présentes dans une semi-conscience quand le contexte et la situation d'un emploi distingue l'une de ses valeurs. Le psychologue William James évoque le « halo » qui cerne les images mentales ; il dit qu'il existe un sentiment des relations et des franges d'affinités inarticulés dans la pensée et dans les mots d'une langue, par résonance psychique (James 1961). Pour Culioli, qui cite volontiers Wittgenstein et James, et qui reprend cette idée d'un « halo », le sens d'un terme est le complexe de représentations qu'il déclenche et qui est ramené, par suite d'interactions, à un énoncé « riche de tous les échos apparentés, de toutes les familles paraphrastiques, du fait que chacun des termes va évoquer autre chose. » (Culioli 2002 : 180) Un « chaos » se cache derrière un « voile d'ordre », dit-il en empruntant une image au pianiste Alfred Brendel, citant Novalis⁸. Et il commente cette expression en disant que ce voile – celui de l'ordre linéaire – empêche parfois de dévoiler le dessous de la surface, en ajoutant : « Je généralise à l'activité de langage où un texte laisse apparaître sous le voile de l'ordre (syntaxe, schéma, sémantique habituelle, ajustement à autrui) le chaos épilinguistique, le miroitement en dessous dont parle Mallarmé. » (Culioli & Normand

⁶ Pour ces considérations sur le « chaos épilinguistique » on peut aussi se reporter à Ducard (2018a).

⁷ Interpellé sur l'emploi du verbe « réfléchir », qui semble contredire le caractère non conscient de l'activité, Culioli dit l'utiliser pour signifier que « ça tourne dans nos têtes ».

⁸ La citation empruntée à Novalis par Brendel est celle-ci : « Beim Kunstwerk soll das Chaos durch den Flor der Ordnung schimmern » (Dans l'œuvre d'art, le chaos doit scintiller sous le voile de l'ordre) (Note 1, à la page 97, dans Culioli & Normand 2005). :

[Tapez ici]

2005 : 97)⁹. Notons que cette idée d'un « halo » sémantique est confirmée par la neuropsychologie expérimentale : « Les aires du langage, nous dit S. Dehaene, sont d'une telle efficacité qu'elles parviennent à retrouver en mémoire, inconsciemment et simultanément, toutes les associations sémantiques d'un mot, même s'il est ambigu et même lorsque seul l'un d'entre eux convient au contexte. L'inconscient propose, le conscient choisit. » (2014 : 100)

Un recouvrement, du moins partiel, des deux formulations du « chaos épilinguistique » et de la « chora sémiotique » nous paraît ainsi possible. Culioli a lui-même recouru à l'image de la *khōra* platonicienne – terme que Luc Brisson traduit par *matériau* (Platon 1992) –, qui est cet entre-deux du sensible et de l'intelligible, et qui est une image de ce générateur de formes qu'est l'épilangagier, entre le matériel et l'immatériel. Cette image entre en résonance avec ce que Lacan nomme « lalangue », fait écho aux « chaînes associatives » (Freud) que reconstruit le psychanalyste dans le texte du rêve, ou à ce que Saussure nomme les « liaisons associatives » entre les éléments de la langue ou le paragrammatisme dont il fit, à sa façon, l'épreuve dans sa recherche des anagrammes.

Afin de donner une base plus linguistique à l'image qui se dégage d'un en-deçà du langage ou plutôt d'un langage d'en-dessous nous sommes revenus à la conception saussurienne de la langue comme système de différences, où n'existent que des oppositions négatives et relatives, et plus spécifiquement à son modèle du « quaternion final » (Saussure 2002 : 42), formé de quatre termes : signe, forme, signification, figure, et de trois rapports : une forme relative à une signification (et inversement), une forme relative à d'autres formes (différence générale des formes n'existant que selon la différence des significations), une signification relative à d'autres significations (différence générale des significations n'existant que selon la différence des formes), triple rapport auquel s'adjoint la figure vocale, qui devient forme signifiante quand elle intègre le rapport sémiologique. Dans ce schéma le signe, en tant que forme significative, indissociablement forme et signification, ne peut être opposée qu'à la figure¹⁰, qui apparaît par la mise en suspension du rapport sémiologique et de la concaténation des signes. Ajoutons une précision terminologique de Saussure à propos du terme image présent dans « image acoustique » (ou image verbale), corrélé au « concept » dans le schéma du signe et qui prendra le nom de signifiant. Se défendant de vouloir suggérer par l'emploi de ce terme un lien de ressemblance avec ce qui est représenté, il déclare : « *image* est pris dans le sens le plus général de *figure* ayant quelque pouvoir évocateur, parlant à l'imagination. » (Saussure 1993 : 76)

Retenons, pour suivre notre fil conducteur, que les figures, sans les restreindre à la vocalité, constituent autant d'éléments disponibles, détachés de leurs valeurs possibles, tout en préservant les traces mémorielles de leurs emplois, mais aussi chargés d'un potentiel de signifiante dans un champ d'attraction. Nous considérerons cette configuration comme un mode de fonctionnement interne du langage, en langue, permettant de comprendre les variations sémantiques, en diachronie comme en synchronie, au gré des situations et des contextes, la formation de champs morphosémantiques ou submorphémiques, par motivation relative, les connexions phoniques ou graphiques entre éléments figuraux, les schèmes accentuels, mélodiques et rythmiques qui se surimposent aux schémas prosodiques et phrastiques, les timbres vocaux, et, dans la version écrite d'une langue, les topographies des écritures, le dessin

⁹ Citation de Stéphane Mallarmé : « Si, tout de même, n'inquiétait je ne sais quel miroitement, en dessous, peu séparable de la surface concédée à la rétine – il attire le soupçon (...). » (*Le Mystère dans les lettres*). On pourra se reporter à Ducard (2018).

¹⁰ « Parmi les choses qui peuvent être *opposées* au son matériel, nous nions, essentiellement et sans aucune défaillance future dans le détail, qu'il soit possible d'*opposer* l'idée. Ce qui est opposable au son matériel c'est *le groupe son-idée*, absolument pas *l'idée*. » (Saussure 2002 : 202)

[Tapez ici]

des mots et des lettres, l'espace visuel de leur inscription. Nous reconnaissons dans ce mode de fonctionnement ce que dit Kristeva du « potentiel sémiotique » et nous y incluons ce qu'elle a nommé *différentielle signifiante*, que M. Arrivé (1994) assimile à la « sysémie homophonique » de Damourette et Pichon (1930). Les grammairiens disent que la « tendance sysémique » n'est pas de l'ordre du conscient mais qu'elle se manifeste dans l'emploi esthétique de la langue :

« Tout le pouvoir évocateur des suites phonétiques entre en jeu dans la poésie, et à ce point de vue on ne doit même plus se restreindre à la trop étroite loi de sysémie homophonique. Les suites phonétiques, les syllabes, les phonèmes même, ont, outre leur valeur onomatopéique éventuelle, une valeur mnésique provenant de tous les mots desquels ils font partie, et nous sommes persuadés que cette charge sémantique est constamment présente dans le subconscient du sujet parlant. » (Damourette & Pichon 1930 : 163)

Deux remarques de conclusion

Nous pouvons nous accorder avec François Rastier quand il dit que la langue n'est ni externe ni interne et qu'elle est « un lieu du couplage entre l'individu et son environnement » (2003), mais ce que nous avons développé montrent que les notions d'intérieur et d'extérieur, aussi problématiques soient-elles, s'avèrent nécessaires pour notre représentation de l'activité de langage. En empruntant à la terminologie des sciences de la vie, nous ferons une distinction entre le *milieu intérieur* et le *milieu extérieur* du langage¹¹. Dans cette optique *l'épilangagier* renvoie au versant interne de ce qui est un système dynamique interne/externe réactualisé par un processus infini de sorties et de réentrées. L'épilinguistique, dont la glose épimétalinguistique est un épiphénomène, en constitue le versant externe. Ses manifestations observables vont ainsi de la glose à tous les jeux de forme et de signification auxquels se livrent les locuteurs-énonciateurs alors que l'activité épilangagière poursuit son travail souterrain, laissant libre cours à l'associativité et à la créativité dont l'écrivain se fait le récepteur actif et le médiateur.

Il resterait, sur la question de la conscience et de l'inconscience, à évaluer la réflexion du linguiste à l'aune de ce que la philosophie et la psychologie cognitives, avec les neurosciences, nous disent aujourd'hui du fonctionnement de l'activité mentale et de l'accès à la conscience. Le modèle darwinien, avec la référence à un générateur de diversité et à un processus de façonnage de configurations, va dans le sens de l'idée platonicienne de la *chora*, matériau où sont modelées des figures du sens, et du « chaos » épilangagier, où des chemins sont frayés. Si l'on conçoit la conscience, avec son envers inconscient, et la mémoire comme un processus de (re)categorisation perceptive et conceptuelle permanent et si l'on suit Edelman dans la dominance qu'il accorde au sélectionnisme et au mode associationniste de la pensée, opposé au mode logique, il convient de s'interroger, au-delà des mots, sur les formes de discours qui sont intériorisées, et dont les paroles se font l'écho, à l'insu des sujets parlants. Cette interrogation invite à revoir les relations entre le privé et le public, le singulier et le commun, l'(inter)subjectivité et le transindividuel. Culioli visait, dans ses études de détail, le « fait total du langage », en reconnaissant la réduction imposée par la méthode linguistique face à

¹¹ Cette distinction remonte à Claude Bernard (1813-1878) : « Il y a pour l'animal deux milieux : un *milieu extérieur* dans lequel est placé l'organisme, et un *milieu intérieur* dans lequel vivent les éléments des tissus » (*Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, 1878-1879).

Voir François Chast, « Claude Bernard : concept de milieu intérieur », *Encyclopædia Universalis* [en ligne] : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/claude-bernard-concept-de-milieu-interieur/>

[Tapez ici]

l'hétérogénéité des phénomènes, mais avec le souci d'élargir l'horizon de la réflexion par des vues latérales. Il a ainsi ouvert la voie à une théorie de l'énonciation, dans une version élargie.

Références bibliographiques

- ARRIVE Michel, 1994, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Freud, Saussure, Pichon, Lacan, Paris, PUF.
- ARRIVE Michel, 2012a, « "Conscience de la langue" et inconscient chez Ferdinand de Saussure », dans *La Célibataire*, p.107-124. <halshs-00723355>
- ARRIVE Michel, 2012b, « Ce qui fait rire le linguiste, ou du métalangage chez Saussure », dans Sonia Branca-Rosoff, Claire Doquet, Julie Lefebvre, Oppermann-Marsaux, Sabine Pétilion, Frédérique Sitri. *L'hétérogénéité à l'œuvre dans la langue et les discours. Hommage à Jacqueline Authier-Revuz*, Limoges, Lambert-Lucas, p.33-47. <halshs-00820954>
- BARSALOU Lawrence W., 1999, "Perceptual symbols system", *Behavioral and Brain sciences*, 22: 577-660.
- CULIOLI Antoine & DUCARD Dominique, 2012, « Un témoin étonné du langage », dans Claudine Normand et Estanislao Sofia (dir.), *Espace théorique du langage. Des parallèles flous*, Bruxelles, academia, p. 129-172.
- CULIOLI Antoine & NORMAND Claudine, 2005, *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Paris, Ophrys.
- CULIOLI Antoine, 1968, 1999, « La formalisation en linguistique », dans *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage*, Tome 2. Paris : Ophrys, p. 17-29.
- CULIOLI Antoine, 1977-78, *Séminaire de DEA 1977-78*, Université de Poitiers.
- CULIOLI Antoine, 2002, *Variations linguistiques. Entretiens avec Frédéric Fau*, Paris, Klincksieck.
- CULIOLI Antoine, 2003, « Un linguiste face aux textes saussuriens », dans Simon Bouquet (dir.), *Saussure*, Éditions de L'Herne, p. 137-149.
- CULIOLI Antoine, 2008, « Nouvelles variations sur la linguistique », dans *Vivre le sens*. Paris/Seuil, p. 113-145.
- CULIOLI Antoine, 1999, « Utilisation des données issues de plusieurs langues naturelles », dans *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage*, Tome 2, Paris, Ophrys, p. 67-82.
- DAMOURETTE Jean & PICHON Edouard, 1930, *Des mots à la pensée. Essai de Grammaire de la Langue Française*, tome I, Paris, Éditions d'Artrey.
- DEHAENE Stanislas, 2014, *Le code de la conscience*, Paris, Odile Jacob.
- DUCARD Dominique, 2004, « De l'énonciation à la "grammaire subjective". Entretien avec Antoine Culioli », dans Dominique Ducard, *Entre grammaire et sens*, Paris, Ophrys, 2004, p. 7-20.
- DUCARD Dominique, 2015, « Une "sémantique de l'énonciation", sans doute », dans *La sémantique et ses interfaces*, Actes du Colloque 2013 de l'ASL, Limoges, Lambert-Lucas, p. 225-242.
- DUCARD Dominique, 2018a, « "Ce miroitement en dessous du texte" », dans Sandrine Bédouret-Larraburu et Christine Copy (dir.), *La théorie d'Antoine Culioli et la littérature*, Actes du colloque de Pau, Pau, PUPPA, p. 57-72.
- DUCARD Dominique, 2018b, « Introduction », dans Dominique Ducard (dir.), *Histoire Epistémologie Langage 40/1, Représentations et opérations dans le langage : Saussure, Bally,*

[Tapez ici]

Guillaume, Benveniste, Culioli, Paris, SHESL/EDP Sciences, p. 7-12. Disponible en ligne : www.hel-journal.org

DUCARD Dominique, 2018c, « Les mots en discours : du sémantique au sémiologique », Actes du Colloque *Sémantique structurale*, 50 ans après, DILBILIM XXXIII, 2014, Cilt 1/Volume 2, Ankara, 2018, 59-75. En ligne : <http://dergipark.gov.tr/iudilbilim/issue/42459>

DUCARD Dominique, (à paraître), « Note sur le *geste mental* », *Information grammaticale*.

DUCARD Dominique (à paraître), “The *semiotic chora* and the inner life of language”, in *The Philosophy of Julia Kristeva*, The library of living philosophers, Southern Illinois University.

EDELMAN Gerald M. et TONONI G., 2000, *Comment la matière devient conscience*, Paris, Odile Jacob, [traduction de *A Universe of Consciousness. How Matter Becomes Imagination*, Basic Books, 2000].

EDELMAN Gerald M., 2004, *Plus vaste que le ciel. Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Paris, Odile Jacob [traduction de *Wider than the Sky. The Phenomenal Gift of consciousness*, Yale University Press, 2005].

ENGLER Rudolph, 1968, 1989, Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. Critique, Wiesbaden, Otto Harassowitz.

FREUD Sigmund, 1988. « L'inconscient » (1915), dans *Œuvres complètes*, XIII. Paris : PUF, p. 203-242.

GREIMAS Algirdas Julien, 1966, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse.

JAMES William, 1961, *Psychology: the briefer course*, New-York, Harper.

KOMATSU E., 1993, *Ferdinand de Saussure. Cours de linguistique générale. Premier et troisième cours d'après les notes de Riedlinger et Constantin*, Tokyo, Université Gakushuin.

KRISTEVA Julia, 1974, *La Révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIXe siècle : Lautréamont et Mallarmé*, Paris, Seuil.

KRISTEVA Julia, 1992, « Les modèles linguistiques et pragmatiques de la communication », *Revue Internationale de Psychopathologie*, n° 7, Paris, P.U.F., p. 381-407.

NACCACHE Lionel, 2006, *Le Nouvel Inconscient. Freud, Christophe Colomb des neurosciences*, Paris, Odile Jacob.

PLATON, 1992, *Timée / Critias*, traduction de Luc Brisson, Paris, GF-Flammarion.

RASTIER François, 1972, « Systématique des isotopies », dans *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse, p. 80-106.

RASTIER François, 2003, « Le langage comme milieu : des pratiques aux œuvres », *Texte !* décembre 2003 [en ligne]. Disponible en ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Langage.pdf

SAUSSURE Ferdinand de, 1993, *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911), d'après les cahiers d'Émile Constantin*, Eisuke Komatsu éd., Oxford - New-York - Séoul – Tokyo, Pergamon Press.

SAUSSURE Ferdinand de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Bouquet, Simon et Engler, Rudolf éd., Paris, Gallimard.

TESTENOIRE Pierre-Yves, 2018, « Procédés et opérations des sujets parlants chez F. de Saussure », dans Dominique Ducard (dir.), *Histoire Epistémologie Langage* 40/1, *Représentations et opérations dans le langage : Saussure, Bally, Guillaume, Benveniste, Culioli*, Paris : SHESL/EDP Sciences, p.13-29. Disponible en ligne : www.hel-journal.org

Wittgenstein, L. (1964) *Philosophische Bemerkungen*. Oxford: B. Blackwell.